

Comme je l'ai toujours dit, mettre au monde un enfant ne fait pas automatiquement de vous une mère, tout comme faire un enfant ne fait pas de vous un père. Ce qui fait de vous des parents, c'est tout ce qui vient après : rester assis toute la nuit au chevet de votre petit bout tandis qu'il lutte contre la fièvre ; regarder *Le Roi lion* en boucle ; couvrir les murs de votre cuisine de gouache, de scotch adhésif ou de préparation pour gâteau ; et passer tous vos après-midi dans le même parc pour pousser votre adorable bambin sur la même balançoire ou le regarder glisser du même toboggan. C'est répétitif, et, n'ayons pas peur des mots, parfois ennuyeux, mais c'est à travers ce contact que votre enfant sent qu'il est aimé et qu'il compte à vos yeux. C'est plus que du simple baby-sitting : on appelle ça l'amour inconditionnel. Mais avec

le temps, je me suis rendu compte qu'aimer son enfant est une chose dont tous les parents ne sont pas capables, et les enfants qui grandissent dans ce monde choyés par l'amour d'une mère et d'un père font partie des chanceux.

À l'origine, Kira était venue habiter chez nous en accueil temporaire. C'était une enfant qui ne connaissait pas le sens du mot « amour ». Elle aurait pu écrire un livre sur le rejet, mais l'amour restait pour elle une énigme.

Elle est arrivée à la maison un vendredi soir. Quand on travaille en première ligne dans le domaine de l'accueil d'enfants, on constate vite que les demandes les plus urgentes tombent le vendredi, généralement au moment où vous vous apprêtez à passer la porte pour emmener vos gamins quelque part, ou alors que vous vous pelotonnez dans votre lit avec un bon bouquin. Mais il y a quelque chose dans la perspective de passer le week-end avec un enfant en demande d'attention qui vous galvanise et vous stimule.

Ce vendredi-là, j'étais en train d'essayer de préparer le dîner au milieu d'un chaos sans nom. Mes cinq enfants – biologiques – étaient tout excités à l'idée d'être en week-end et pensaient déjà à ce qu'ils feraient le lendemain.

– M'man ! Je trouve pas mon short de foot !  
criait Alfie.

– Maman ! Ruby m'a pris mon pyjama  
préféré !

– C'est pas vrai ! C'est elle qui a le mien !

– Maman ! Jack est en train de dévorer mes  
chaussons. Maman !

On programmait les soirées pyjama, on discu-  
tait des activités sportives du samedi, tout fort  
comme d'habitude, mais au milieu du boucan,  
j'ai tout de même réussi à entendre la sonnerie  
du téléphone.

J'ai décroché.

– Vous m'entendez ? a demandé une voix  
calme et professionnelle qui sonnait vaguement  
comme celle d'une assistante sociale.

Je n'entendais rien. Je suis donc partie avec  
le téléphone dans une pièce de la maison où  
les enfants savent qu'ils ne doivent pas aller.  
Il s'agissait de ma pièce à moi, calme et silen-  
cieuse ; les murs sont peints dans un rouge  
chaud et il y a une épaisse moquette par terre.  
Dès que j'en ai franchi le seuil, je me suis immé-  
diatement sentie apaisée.

– Désolée. Oui, maintenant je vous entends.

– Nous avons besoin d'un placement en  
urgence pour une enfant. Juste pour la semaine.

C'est un remplacement temporaire. L'un de ses parents d'accueil a été victime d'un accident. La mère. Elle s'est fracturé la hanche et elle et son mari ont du mal à s'en sortir. Vous pouvez nous aider ?

– Quel âge a le pauvre bout de chou ? Et y a-t-il quelqu'un d'autre à qui vous pourriez la confier ? ai-je demandé pour gagner du temps.

Je voulais vraiment aider, mais il était un peu tard pour chambouler le programme du week-end et il fallait que je sois sûre de pouvoir m'arranger avant de m'engager.

– Kira a trois ans. Et non, j'ai bien peur de n'avoir personne d'autre. Elle n'est pas dans cette famille depuis très longtemps, alors comme vous vous en doutez, tout ça la perturbe énormément. C'est difficile pour elle de s'acclimater vu les soucis que traverse sa famille d'accueil. Elle a besoin de beaucoup d'attention et son comportement est assez problématique ; le couple a du mal avec elle. Ils disent qu'ils n'arrivent pas à la gérer.

Mon cerveau tournait à cent à l'heure. À l'entendre, Kira aurait besoin d'une attention constante, et je me demandais comment j'allais me débrouiller pour jongler entre mes obligations et lui prodiguer cette attention.

– S’il vous plaît, suppliait la voix au bout du fil.

– C’est d’accord, ai-je répondu.

D’une part, j’adore les petites filles. Et ensuite, je ne pouvais pas dire non à une petite de trois ans qui avait besoin de moi. J’ai entendu l’assistante sociale pousser un long soupir. Elle semblait si soulagée en fait, qu’elle faillit fondre en larmes.

– Dans combien de temps serez-vous là ? ai-je demandé.

– Une heure environ. Ça vous va ?

– Très bien. À tout de suite.

J’ai ouvert la porte de mon havre de paix et je suis retournée au milieu du chaos.

– Écoutez-moi, les enfants ! J’ai quelque chose à vous dire. Nous allons avoir une petite fille qui va habiter avec nous pour la semaine. Elle s’appelle Kira et a trois ans.

– Est-ce qu’elle aime Barbie ? ont aussitôt demandé Ruby et Isabella tandis que Francesca disait en faisant la grimace :

– Moi j’ai horreur de Barbie.

– Je ne sais pas encore ce qu’elle aime, mais je suis certaine qu’elle adorera Barbie. Ainsi que les balades à vélo, ai-je ajouté en regardant Francesca, qui des trois, était le garçon manqué.

Comme tout le monde commençait à avoir faim, pendant qu'ils continuaient à poser des questions, je leur ai servi des bâtonnets de poisson avec des frites (un des menus préférés du vendredi soir) et rempli leurs verres de sirop d'orange – à moitié.

L'expérience m'avait appris à ne remplir leurs verres qu'à moitié, car la plupart du temps, ils les renversaient et une flaque de sirop se répandait sous leurs assiettes. Avec des verres à moitié pleins, cela limitait les dégâts.

Nous étions début décembre et il faisait particulièrement froid. La nuit était sombre et glaciale, et le simple fait de regarder par la fenêtre me donnait le frisson. Je devinais que la neige n'était pas loin, on le sentait dans l'air.

Après dîner, mes quatre enfants se sont attelés à leurs devoirs et je me suis mise à la vaisselle. Je les observais – du plus jeune qui avait quatre ans au plus grand qui en avait quatorze – et j'ai souri. Martin, mon compagnon, était en train d'aider Alfie à chercher sa tenue de foot tandis que sa jumelle, Isabella, attaquait un épais livre de coloriage. Francesca et Ruby, respectivement treize et quatorze ans, discutaient de ce qu'elles porteraient à une

soirée le lendemain. Tout le monde bavardait et riait, et pour une fois personne ne se disputait. J'ai souri de nouveau. Ce soir-là, nous vaquions en famille à nos activités habituelles. En tant que parent, on ne s'en rend pas toujours compte, mais quand on prend du recul, on réalise combien ces moments passés ensemble étaient spéciaux.

Un peu plus tard, les enfants ont entendu une voiture s'arrêter devant la maison et ils se sont rués à la porte comme des petits chiens fous en se bousculant les uns les autres. Je les ai suivis, et dès que j'ai ouvert, une rafale glacée m'a frappée au visage et m'a rappelée que je devais mettre en route le chauffage et sortir les couvertures supplémentaires du placard-séchoir – chacun de nous disposait déjà d'une couette douillette, mais une couverture en plus les rendait encore plus douillettes.

C'était l'assistante sociale, et, accrochée à son cou, une petite fille toute frêle et minuscule enveloppée dans une couverture polaire bleue un brin crasseuse. La couverture lui cachait les cheveux et une bonne partie du visage.

– Je vous présente Kira, a dit la femme. Kira, voici Mia. C'est chez elle que tu vas habiter.

Elle m'a tendu la fillette et lorsque j'ai défait la couverture, j'ai découvert une petite fille maigrichonne aux cheveux noirs ébouriffés, au teint cuivré et au regard orageux. J'ai jeté un coup d'œil à ses vêtements : elle portait un bas de jogging bleu et un pull Thomas le petit train. J'ai regardé l'assistante sociale.

– Elle n'aime pas le rose, a-t-elle expliqué en devinant ma question.

J'ai souri à la fillette.

– Rien n'oblige les petites filles à aimer le rose, ai-je dit, et Kira a cligné des yeux.

Lors de ce simple contact, j'ai senti qu'elle était nerveuse et qu'elle n'avait que la peau sur les os. Elle paraissait furieuse et terrifiée, et c'était compréhensible, mais avant que je puisse tenter de la rassurer, Francesca a crié :

– Viens Kira ! On va voir ce qu'il y a dans le coffre à déguisements.

– Je prends la robe de princesse ! s'est écriée Ruby.

– Moi le costume de pirate ! a dit Francesca. Kira, tu peux prendre le déguisement de cowboy. C'est ta taille.

Les enfants se montraient si accueillants que j'ai vu la peur s'estomper sur le visage de Kira. Elle restait sur ses gardes, mais un sourire

pointait le bout de son nez, alors je l'ai posée au sol et je me suis retournée vers l'assistante sociale.

Je n'avais encore jamais rencontré cette dame. Elle-même était toute menue et semblait épuisée. Je me doutais qu'elle devait être sous-payée – aucun salaire ne saurait compenser l'emploi du temps surchargé d'un travailleur social. J'ai vérifié ma montre : il était 21 heures.

– J'ai encore une heure quarante de route avant de rentrer chez moi, a-t-elle dit.

– Il vous faut une bonne tasse de thé, ai-je proposé, mais elle a secoué la tête en me tendant les papiers à signer, ainsi qu'un sac de supermarché rempli des habits de Kira.

Le sac plastique était de mauvais augure. Je savais que sa famille d'accueil était assez aisée et aurait facilement pu ranger ses affaires dans une petite valise. Conclusion : soit leur maison était un vrai capharnaüm et ils avaient rassemblé ses affaires dans la précipitation, soit ils faisaient peu de cas de Kira.

J'ai pris les documents de transfert, je les ai signés et les lui ai rendus. La femme a enfilé son manteau et, pour la seconde fois, je l'ai entendue pousser un soupir de soulagement. J'étais

triste pour elle et je me demandais combien de temps elle tiendrait avant de tomber d'épuisement. Elle est remontée dans sa voiture et je ne l'ai plus jamais revue.

Nous étions à trois semaines de Noël au début de cette longue aventure, et je n'avais aucune idée alors de ce qui nous attendait. Tout ce que je savais, c'était que Kira resterait chez nous une semaine, le temps que sa famille d'accueil se retourne.

J'observais Kira tandis qu'elle jouait avec mes enfants. Elle ne versait aucune larme, ne piquait aucune crise, et même si j'aurais pu y voir un point positif, je savais que c'était en fait le signe qu'elle souffrait d'un trouble de l'attachement. J'avais de la peine pour elle. Cela signifiait qu'elle n'avait jamais créé de lien affectif avec aucun adulte en particulier – le plus souvent, c'est avec maman ou papa, et s'ils ne sont plus là, avec d'autres membres de la famille ; et s'il n'y a pas de famille, les parents d'accueil jouent ce rôle. Mais Kira ne manifestait aucun signe de détresse d'avoir été séparée de ses « pourvoyeurs de soins primaires », comme on nomme officiellement les parents et les tuteurs. J'ai décidé de redoubler d'efforts pour lui offrir l'expérience d'une famille, tout